

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde
Band: 16 (1912)

Artikel: Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois
Autor: Rossat, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-111434>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

(Suite)

Ainsi que je le faisais espérer dans mon introduction aux « Fôles », (Cf. *Arch. XV* p. 22), j'ai eu la bonne fortune de retrouver deux récits patois du *Petit Poucet*. L'un m'a été communiqué par Mme Fenk-Mouche, maîtresse secondaire à Porrentruy; l'autre, par Mme B. Pheulpin, buraliste postale à Miécourt. Cette dernière a encore transcrit à mon intention plusieurs autres fôles que, dans son enfance, elle a entendu raconter à la veillée par de vieilles personnes; pour rafraîchir ses souvenirs, elle a même eu recours à deux paysannes de Miécourt âgées de 73 et 79 ans, sous la dictée desquelles elle a écrit ces récits: c'est donc la vraie et authentique tradition populaire. — Que ces deux dames qui, depuis tant d'années, n'ont cessé d'être mes collaboratrices fidèles et dévouées, reçoivent ici l'expression de ma plus vive reconnaissance. Grâce à leur obligeance, je suis à même d'apporter une nouvelle et importante contribution à ce chapitre si intéressant des contes fantastiques patois.

Lors de la publication de mon premier article (*Arch. XV* p. 18 sq. et 151 sq.), on m'a, de divers côtés, fait remarquer que quelques-uns de mes récits avaient déjà paru, dans d'autres patois, en diverses revues et par exemple dans nos *Archives*; et l'on me faisait une sorte de reproche de n'avoir pas indiqué en note les travaux antérieurs à mon étude. A cela je répondrai que, m'étant spécialisé dans le patois du Jura bernois et y ayant découvert ces fôles, inédites jusqu'ici, je les ai simplement notées et publiées sans me préoccuper de ce qui avait pu paraître d'analogue dans d'autres patois romands. Cela n'a du reste aucune importance, et je laisse volontiers à ceux qui en auront le temps le soin de relever toutes les comparaisons et de faire les divers rapprochements que ces récits comportent.

XIII. lę fõl dĩ ptę pũsã.¹⁹⁰⁾

1. ę y'ę ęn fwã dę djã k' õxĩ bĩ vlũ ęvwã ĩn-ãfẽ, dã k' ę n' sęřę rã k' grõ kã kmã ĩ ptę pũsã. ę y' ã vñę ũ kã n' fõ rã k' grõ kã kmã ĩ ptę pũsã.

2. ę põ tχẽ ę fõ ĩ põ grõ, sõ pę yĩ dyę pũ ãlę ã lę txęřũ ęvõ lũ, ę põ ę txwãę ęđę ddę lę rũ.¹⁹¹⁾

sõ pę nã sõ rã fę kã dã l' pãr, ę põ l' bõřę ddę l'ãrwãę dĩ txvã. ę yĩ dyę:

— djmę tã n' tĩřę lę kũ dĩ lũ! tχẽ ę sãřę l' txã, ę s' bõřę ę txęřę.

3. ę pęsę dęz-ãn k' s'ęřę dę voleurs. ę dmęđęn ã sõ pę tχũ ãs kã sęvę xĩ bĩ txęřę. ę yĩ dyę: « s'ã mõ bũãb k'ã ddę l'ãrwãę d' nõř txvã. »

ę lã rãvwęřęn ę p' ę sã dyęn: « stũ-sĩ nõ pwęřę bĩ ęř ĩřil. » ę lã prãñęn sę k' sõ pę l' vwãýõx.

4. ę sęvĩ lęvũ ę y' ęvę dĩ bõ vĩ ę põ d' lę bwęn txĩã. ę fãýę pęsę pwã ĩ ptę ptũ pũ l'ãlę pãr ddę ęn tχęv. — tχẽ ę fõ ddę lę tχęv, ę kryę: « dĩ kęl vlę võ? dĩ byã ũ dĩ rũđjã? »

ę dyĩ: « kwãj-tã, k' tã nõ vę rã-

¹⁹⁰⁾ Le mot *pũsã* = *pũs* + *ã* (*pollice* + *ittu*); on dit aussi *l'pũsã*; il s'emploie encore comme sobriquet dans nos villages. Une des vieilles femmes de Miécourt qui racontaient jadis des fõles à Mme Pheulpin, s'appelait: *lę męřĩã-bęřb txĩã l' pũsã* = *la Marie-Barbe chez le Poucet*. (Cf. N° XIV § 1.) Cf. le conte de GRIMM N° 37: *Daumesdick*, et N° 45: *Dau-merlings Wanderschaft*; HAHN, Griech. u. albanes. Märcchen (1864) N° 55; KÖHLER, Kleinere Schriften (1898) t. III, p. 68. 107. 109; MELUSINE t. III, p. 399; WISLOCKI, Märcchen der Bukowinaer und Siebenbürger Armenier (1892), p. 43. — ¹⁹¹⁾ Le mot *rũ* est ajoutot; le Vãdais dit: *rõ*. (Cf. *Arch. III* p. 275, Note 3). — ¹⁹²⁾ Remarquer cette tournure patoise: *des hommes que c'ętait des voleurs*; le pluriel *ętaient* = *ęřĩ*.

La fõle du Petit Poucet.

(Patois de Fahy, Ajoie.)

1. Il y a une fois des gens qui auraient bien voulu avoir un enfant, quand même il ne serait (rien que) gros que comme un petit pouce. Il en vint un qui ne fut (rien que) gros que comme un petit pouce.

2. Et puis quand il fut un peu (gros) grand, son père lui dit pour aller à la charrue avec lui, et puis il tombait toujours dedans le sillon.

Son père ne sut rien faire que de le prendre, et puis le mettre dedans l'oreille du cheval. Il lui dit:

— Jamais tu ne tiendras la queue du loup. Quand il sentit le chaud, il se mit à chanter.

3. Il passait des hommes que c'ętait des voleurs. Ils demandèrent à son père (qui est-ce) qui savait si bien chanter. Il leur dit: « C'ęst mon fils qui est dedans l'oreille de notre cheval. »

Ils le regardèrent et puis ils se dirent: « Celui-ci nous pourrait bien ętre utile. » Ils le prirent sans que son père le vît.

Ils savaient où il y avait du bon vin et puis de la bonne viande. Il fallait passer par un petit trou pour l'aller prendre dedans une cave. — Quand il fut dedans la cave, il criait: « Du quel voulez-vous? Du blanc ou du rouge? »

Ils disaient: « Tais-toi, (que) tu

tχüzē¹⁹³)!» pũ ę yĩ dyĩ d' sə kwäjĩø, pũ ę kryē.

ęprę ęl ălę vę lę txĩø; ę kryē: « dĩ kęl vlę vø? dĩ grę ũ dĩ męgr? »

« — kwäj-tø, k' tø nõ vœ rätχüzē! » pũ ę yĩ dyĩ d' sə kwäjĩø, pũ ę kryē.

5. lę sęrvāt ũayę kryē, ę pœ ęl dęxädę ã lę tχęv. lũ ălę s' kwätxĩø ddø ęn fœyø dø txø.

lę sęrvāt n' vwäyę rä; ęl prønę stø txęrpęñ¹⁹⁴) d' fœyø, ę pœ ęl lę pwętxę ã yõt vętx. ęl ęvål læ ptę pũsã sę yĩ fęr dø mã.

6. lę sęrvāt ălę tręr lę vętx. ęl yĩ dyę: vĩr tø, bnätø. lũ k' ętę ddę sø vãtr dyę: næ t' vĩr pø, bnätø. ęl yĩ dyę ãk' ĩ¹⁹⁵) kø: vĩr tø, bnätø. — næ t' vĩr pø, bnätø.¹⁹⁶)

ęl ălę dır ã sę mętr k' yõt vętx djazę. ęl ălęn vĩa, ę pœ ę yĩ dyęn: vĩr tø, bnätø. — næ t' vĩr pø, bnätø.

mã frĩ, yõt vętx djazę, ę fäyę lę tũę!

7. tχę ęl fœ tũę, ę txępęn l' pęsĩrø txũ yõt fmĩø. ęn vęyø fãn k' pęsę, ęl læ dmędę,¹⁹⁷) l' pęsĩrø, ęl l' bõtę ddę sø pnĩø. læ lõ dĩ txmĩ, ę

¹⁹³) C'est le mot habituel pour: *dénoncer*, litt. *raccuser*. Les élèves qui « *rapporment* » sont des *rätχüzũ*. — ¹⁹⁴) Ce mot, inconnu au Vâdais, désigne une corbeille faite avec de petites lames de charme (*capinus*), de forme ovale, et où deux trous laissés au bord du panier servent d'anses; on y met toutes sortes de fruits, de légumes et d'herbages. En France-Comté, dans la Bresse, le pays Messin, en Lorraine, on trouve les formes: *txęrpęñ*, *charpène*, *txęrpwęñ*, *txęrpĩñ*, etc. (lat. *carpine*) (Cf. GODEFROY, Dict. anc. frę. au mot *Charpagne*). — A ce propos, M. Fridelance, à Porrentruy, me communique le dicton: *t'ę gręñ — bõt tø tχũ dę ęn txęrpęñ = tu es fâché — mets ton cul dans un panier!* — ¹⁹⁵) Elision inusitée pour: *ãkø ĩ kø*. — ¹⁹⁶) Ce mot de *bnätø* est le nom donné à une vache brune. La forme régulière devrait être *brũnat*, qu'on ne retrouve pas. Mais les patois français voisins (Bournois, Bresse louhannaise) ayant les formes: *bęrnø*, *bęrnöt*, *brønø*, *brønöt*, dans ce même sens, on peut déduire que notre *bnät* est une altération de *brũnat*. — ¹⁹⁷) Remarquer cette répétition du sujet: *Une vieille femme ... elle la demanda*.

nous vas dénoncer!» Plus ils lui disaient de se taire, plus il criait.

Après il alla vers la viande; il criait: « Du quel voulez-vous? Du gras ou du maigre? »

« — Tais-toi, (que) tu nous veux dénoncer!» Plus ils lui disaient de se taire, plus il criait.

5. La servante ouït crier, et puis elle descendit à la cave. Lui alla se cacher dessous une feuille de chou.

La servante ne vit rien; elle prit cette corbeille de feuilles et puis elle la porta à leur vache. (Elle) Celle-ci avale le Petit Poucet sans lui faire de mal.

6. La servante alla traire la vache. Elle lui dit: Tourne-toi, Brunette. Lui qui était dedans son ventre lui dit: Ne te tourne pas, Brunette. Elle lui dit encore une fois: Tourne-toi, Brunette. — Ne te tourne pas, Brunette.

Elle alla dire à ses maîtres que leur vache parlait. Ils allèrent voir et puis ils lui dirent: Tourne-toi, etc.

Ma foi, leur vache parlait, il fallait la tuer!

7. Quand elle fut tuée, ils jetèrent la panse sur leur fumier. Une vieille femme qui passait, elle la demande, la panse, elle la mit dedans son pa-

yï dyê :

« tröt, tröt, vëyə fän,
tə m' pōətx ddē tē ət !
tröt, tröt, vëyə fän,
tə m' pōətx ddē tē ət ! »

8. ɛl ɔə pävü; ɛl rölə ɛvā ī krā,
ɛ pœ ī lū k' mēdjə l' pēsīrō, ɛ pœ
ɛl ɔə mā. ɛl ălə lə rkōtsə dvē txīə
yō.¹⁹⁸) ɛ ritē driə pō l' vīt āpēñiə pē
lē kūə.

ɛ pō ɛ s' bōtə ɛ kryē :
« kūət, kūət, pēr ɛ mēr,
ī tī l' lū pē lē kūə !
kūət, kūət, pēr ɛ mēr,
ī tī l' lū pē lē kūə ! »

9. yō djā ălən vūə, ɛ pœ ɛ vwä-
yən ākwə l' lū k' sə sāvē. « s' vōz
ētē vni ! vwäsī k' ī vō rēmwanō ī lū ! »

ɛ n' sçen rā fēr kə də rpār lə ptē
pūəsā ɛ pœ l' vwädzē driə yōt fwēnā
ɛ n' rā fēr.

nier. Le long du chemin, il lui di-
sait :

« Trotte, trotte, vieille femme,
Tu me portes dedans ta hotte !
Trotte, trotte, vieille femme,
Tu me portes dedans ta hotte ! »

8. Elle eut peur; elle roula en bas
un talus, et puis un loup (qui) man-
gea la panse, et puis il eut mal. Il
alla la vomir devant chez eux. Il
courut derrière pour le vite empoi-
gner par la queue.

Et puis il se mit à crier :

« Courez, courez, père et mère,
Je tiens le loup par la queue !
Courez, courez, père et mère,
Je tiens le loup par la queue ! »

(Leurs gens) Ses parents allèrent
voir et puis ils virent encore le loup
qui se sauvait. « Si vous étiez venus !
voici que je vous ramenaient un loup ! »

Ils ne surent rien faire que de re-
prendre le Petit Poucet et puis [de]
le garder derrière leur fourneau à ne
rien faire.

(Patois de Fahy, communiqué par Mme Fenk-Mouche,
maîtresse secondaire à Porrentruy.)

XIV. lə fōl dī ptē pūəsā.²⁰⁰)

La fôle du Petit Poucet.

(Patois de Miécourt.)

1. ɛ y' ɛvē ɛn fwā ī ān ɛ pœ ɛn
fän k' ɛvī sēt būəb. lō pū ptē, k'
n'ētē p' lō pū bēt d' lē rōt, n' ɛtē
d'rā pū grō²⁰¹) k' ī pūəs; s'ā pō

1. Il y avait une fois un homme
et puis une femme qui avaient sept
enfants. Le plus petit, qui n'était pas
le plus bête de la troupe, n'était (de

¹⁹⁸) C'est à dire : devant chez ses parents. — ¹⁹⁹) le mot lē djā, nō djā = les gens, nos gens, etc. désigne toujours les parents, le père et la mère. ɛ mə l'fā dīr ā nō djā = il me faut le dire à nos gens, à mes parents. Remarque ce possessif pluriel nō, vō, yō = nos, vos, leurs gens, alors qu'il s'agit d'un possesseur singulier. Ainsi les parents du Petit Poucet sont appelés yō djō = leurs gens, alors qu'on attendrait sē djā = ses gens, ses parents. Un enfant unique dira : ī l' vā dmēdē ā nō djā = je le veux demander à nos gens. (Voir Arch. XV p. 166, note 158.) — ²⁰⁰) Cf. le conte de Perrault : Le Petit Poucet; PLETSCHER, Die Märchen Charles Perrault's (1906) p. 70. — ²⁰¹) Remarque cette expression d'rā pū = litt. : de rien plus = guère plus. Je l'avais déjà rencontrée, sans bien me l'expliquer, sous la forme drā pū lōtā, dans mes Proverbes patois, Arch. XIII, p. 34, N° 260. Le passage ci-dessus d'rā pū nous en montre l'origine.

sõli k' ẽ l' ẽplĩ ptẽ pũāsã ù bĩ pũstã.

2. s' ẽtẽ dĩ tã dĩ txĩætã²⁰²); ẽl ẽtĩ brãmã²⁰³) pũr. lõ pẽr n' s'ẽvẽ p' l'ẽvũ pãr põ lõ nõĩ trẽtũ.

ẽn nõ, ẽ dyẽ ã s'ẽ fãn: « nõ nẽ s'ẽrĩ rã fẽr kã d' lõ mnẽ pĩadr!» lõ mẽr s'bõttẽ ẽ tχĩsnẽ.²⁰⁴) lõ ptẽ pũāsã kã kũtxẽ dõ yõt yẽ dẽ lõ sãbã d' sõ pẽr, õyẽ sõli. ẽ s' dyẽ: « s'a bõ!»

3. lõ lãdmẽ lõ pẽr yõ dyẽ: « nõ vlã ãlẽ ã bõ. ãfẽ, ẽpãrẽyĩã võ!» ã pẽtxẽ lõ ptẽ pũāsã prãñẽ lõ grãmẽ-xẽ²⁰⁵) d' fĩ dã s'ẽ mẽr, ẽ põ, tχẽ ẽ fõn ã bõ, ẽl ẽtẽtxẽ lõ bũ ãn-ĩn-ẽbr. ã xõyẽ lõ rõt, ẽ lõ dẽvũdẽ.

4. ã mwãtã dĩ bõ lõ pẽr yõ dyẽ: « ãlẽ fẽr võ txẽrdj!» ẽ põ lũ s'ã rãvñõ ẽ l'õtã pẽ ãn-ãtr tãmĩ.

tχẽ lẽz-ãfẽ rãvñẽn, ẽ fõn bĩ ẽbãbĩ dã n' pũ vũar yõt pẽr. mẽ lõ ptẽ pũstã yõ dyẽ: « vni ẽvõ mwã.» ẽ rtrõvõ lõ fĩ k' yõ mẽrtχẽ ã bẽ tãmĩ.

5. ẽ rẽrĩvẽn ẽ l' õtã ã põ ẽprẽ yõt pẽr, kã dyẽ ã s'ẽ fãn: « dmẽ ã lõ mãnřẽ²⁰⁶) pũ lwẽ!»

²⁰²) Mot formé par assimilation = *txĩã txã* = *txĩẽ tã*: le *cher temps*, la *famine*. — ²⁰³) Cet adverb *brãmã* = *beaucoup*, *très*, *extrêmement*; a aussi le sens de *tranquillement*, *bravement*: *ãlẽ brãmã*. C'est une syncope de *brãvmã* (Cf. ci-dessous § 5). — ²⁰⁴) Le mot *tχĩsnẽ* signifie 1^o *pleurnicher*. Ex.: *sã ptẽ bũãbã tχĩsnẽ ẽdẽ põ tã s' k' ã yĩ dĩ* = *ce petit enfant pleurniche toujours pour tout ce qu'on lui dit*. 2^o se dit aussi des fruits qui, après avoir été gelés, se ramollissent au printemps, se décomposent et tombent en pourriture. Ex.: *nõ põmãt sõ tχĩsnẽ* = *nos pommes de terre sont pourries*. *v'txã ẽ tχĩsnẽ nõ pãm* = *le chaud a gâté, pourri nos pommes*. — Remarquons que dans le premier sens, *tχĩsnẽ* ne signifie pas, comme on pourrait le penser, *fondre en larmes*, mais seulement *pleurnicher*. — ²⁰⁵) C'est le mot ordinaire pour dire *le peloton de fil*, *de coton*, *de laine*; *võdr ã grãmẽxẽ* (Vd. *gãmẽxẽ*) = *pelotonner*, *dévider un peloton*. — ²⁰⁶) La forme *mãnẽ* et *rãmãnẽ* = *mener* et *ramener* est peu usitée; on dit plus souvent *mãnẽ*, *rmãnẽ* (Aj.) et *mwãnẽ*, *rẽmwãnẽ* (Vd.)

rien) guère plus gros qu'un pouce; c'est pour cela qu'ils l'appelaient Petit Poucet ou « Poucetet. »

2. C'était du temps de la disette; ils étaient extrêmement pauvres. Le père ne savait pas où prendre pour les nourrir (très) tous.

Une nuit, il dit à sa femme: « Nous ne saurions rien faire que de les mener perdre! » La mère se mit à pleurnicher. Le Petit Poucet qui couchait sous leur lit dans le sabot de son père, ouït cela. Il se dit: « C'est bon! »

3. Le lendemain le père leur dit: « Nous voulons aller au bois. Enfants, apprêtez-vous! » En partant, le Petit Poucet prit le peloton de fil de sa mère, et puis, quand ils furent au bois, il attacha le bout à un arbre. En suivant la troupe, il le dévidait.

4. Au milieu du bois, le père leur dit: « Allez faire vos charges! » Et puis lui s'en revint à la maison par un autre chemin.

Quand les enfants revinrent, ils furent bien étonnés de ne plus voir leur père. Mais le Petit Poucet leur dit: « Venez avec moi! » Il retrouva le fil qui leur marquait un beau chemin.

5. Ils rarrivèrent à la maison un peu après leur père, qui dit à sa femme: « Demain, je les mènerai plus loin! »

lõ lādmē ę lē rəmənē²⁰⁶) ān-ī ātr yñā. mē ā pēt̄xē, lõ ptē pñēsā dyę ā sę mēr d' yō bęyīā dī pē, ę pčē ę dyę ā sę frēr d' fēr kōm lū: l'ñ ęprę l' ātr ęl ęmyātęn yōt pē drīā yō.

tzē ę fōen brāmā lwē, lõ pēr yō dyę d' l'ētādr lī, ę pčē ę lē lēxę ę s' ā vñę ę l' ōtā. ę trōvę sę fān kə pñōrē.

6. pō sī kō sī, lēz-āfō fōen prājū; lēz-ōjē ęvī mēdjīā lē myāt dā pē. ę n' sętxōen ərtrōvę²⁰⁷) yōt t̄xmī. lę nō vnę; ęl ęvī pāvū.

āmē lę nō, ę vwāyęn ęn x̄ērās²⁰⁸); ę s' ān-ālęn kōtr ę trōvęn ęn ptēt mājō k' ę prñęn pō ęn mājō d' txęrbōnīā.

7. ę kākęn; lę fān ōvrę. l' fñā ętę ā fwę; ęl rōtęxę ęn bęrbī. ę yī dmēdęn ę kūt̄xīā; mē ęl yō dyę k' ęl n' sęrę, k' sōn-ān ętę l'ogre, k' ę lę mēdjārę. ę yī dyęn kə nnę.

ęl lę bōtę dē ī grō t̄x̄ūvę k' ętę xū l' ęgrę, vū drāmī dē ĩn-ātr lę sęt bęxnāt dā l'ogre.

8. lõ ptē pñēsā k' n' ętę p' xī bęt k' sę kęp l' mōtrę, pręzīmę²⁰⁹) k' ęl ęvī dę kōrān xū yō tęt.

vwāsī k' l'ogre rvñę. tōt-ān-ātrę ę dyę: ę x̄ēr lę txīā frāt̄x! — ō dę nnę, dyę lę fān; mēdjā ę pčē vę drāmī!

Le lendemain il les remena à un autre lieu. Mais en partant, le Petit Poucet dit à sa mère de leur donner du pain, et puis il dit à ses frères de faire comme lui: l'un après l'autre ils émietèrent leur pain derrière eux.

Quand ils furent très loin, le père leur dit de l'attendre là, et puis il les laissa et s'en revint à la maison. Il trouva sa femme qui pleurait.

6. Pour ce coup-ci, les enfants furent perdus; les oiseaux avaient mangé les miettes de pain. Ils ne surent retrouver leur chemin. La nuit venait; ils avaient peur.

Au milieu de la nuit, ils virent une clarté; ils s'en allèrent contre et trouvèrent une petite maison qu'ils prirent pour une maison de charbonnier.

7. Ils frappèrent; la femme ouvrit. Le feu était au four; elle rôtissait une brebis. Ils lui demandèrent à coucher; mais elle leur dit qu'elle ne saurait, que son homme était l'ogre, qu'il les mangerait. Ils lui dirent que non.

Elle les mit dans un grand cuveau qui était sur l'escalier, où dormaient dans un autre les sept fillettes de l'ogre.

8. Le Petit Poucet qui n'était pas si bête que sa cape le montrait, prit garde qu'elles avaient des couronnes sur leurs têtes.

Voici que l'ogre revint. Tout en entrant, il dit: « Il sent la chair fraîche! — Oh! non, dit la femme; mange et va dormir! »

²⁰⁷) Remarquer cette prosthèse de l'ə, assez fréquente dans nos patois. Le français populaire la fait aussi: əl' dix ed' pique! = Le dix de pique. (Voir ci-dessous XV § 5 ęn ərvīər.) — ²⁰⁸) Littéralement: une clairance; du verbe x̄ērīā = 1° sentir, flairer, Vd. x̄ērīā. x̄ēr stə rōz kōm ĩ x̄ēr bō = sens cette rose comme elle sent bon. (Voir ci-dessous § 8: ę x̄ēr lę txīā frāt̄x!) 2° clairer, éclairer. Guélat donne x̄ērę dans les deux sens. Quant à x̄ērās, il n'indique que: odorat, fin nez. Biérix n'a pas x̄ērās; mais le mot n'en est pas moins usité dans le sens de clarté, lueur. — ²⁰⁹) Le mot que j'ai déjà expliqué Arch. III p. 264, str. 18 signifie: prendre garde, faire attention, remarquer.

ĕ dyĕ ĕdĕ: ĕ ʒĕr lĕ txiā frātx pĕ xī!

9. ĕ sĕ ryovĕ, ālĕ sĕ txĕdĕl txŭ l'ĕgrĕ; ĕ sātĕ dĕ lĕ prēmīā txŭvĕ dĕ kĕrān; ĕl ālĕ dĕ l'ātrĕ, ĕ sātĕ dĕ kăp. ĕl ĕgĕrdjĕ sĕ bĕxnāt, lĕ mĕdjĕ ĕ pĕ rālĕ ā yĕ, ĕ pĕ rĕxĕ, rĕxĕ...

lĕ fān sĕ yovĕ. txĕ ĕl vwāyĕ lĕ sĕr d'sĕ bĕxnāt, ĕl rĕvwāyĕ lĕ būābā, n' kĕprānĕ p' pĕkwā sĕn-ān ĕvĕ mĕdjĕ sĕ bĕxnāt ĕ pĕ lĕxiā sĕ būābā.

mĕ lĕ ptĕ pŭsā s'ĕtĕ ryĕvĕ, ĕvĕ pŕi lĕ kĕrān ĕ bĕxnāt, yĕz-ĕvĕ vĕtĭ lĕ kăp,²¹⁰ ĕ bĕtĕ lĕ kĕrān ā sĕ frĕr.

10. lĕ fān yĕ dyĕ dĕ vĭt pĕtxĭ. ĕl lĕ bĕtĕ txŭ l' bĕ txmĭ, yĕ swĕtĕ bĕ rtŭr ĕ l'ĕtā, ā yĕ rkĕmĕdĕ d' vĭt ālĕ ĕ dĕ nĕ s' pĕ ĕmŭzĕ ā txmĭ.

lĕ būābā rĭtĭ. lĕ ptĕ pŭsā n' lĕ sĕvĕ xĕdr.

11. L'ogre s' rĕvwāyĕ. txĕ ĕ vwāyĕ kmā ĕ s'ĕtĕ trĕpĕ, ĕ dyĕ: xī vrĕ k'ī sĕ ĭ bĕ kĕyā, ĭ lĕ vĕ rĕtrĕpĕ!

ĕ vĕtĕ²¹¹ sĕ *bottes de sept lieues*. txĕ l' ptĕ pŭsā l' vwāyĕ vnĭ, ĕ grĕpnĕ²¹² txŭ ĩn-ĕbr. ĕ fzĕ drwā ĭ txā djĕ. l'ogre ĕvĕ txā. ĕl ĕtĕ sĕl; ĕ s' kŭtxĕ dĕ l'ĕbr, ĕ pĕ ĕkmĕsĕ ĕ rĕxiā.

12. lĕ ptĕ pŭsā dĕxādĕ d' l'ĕbr, ĭ prānĕ sĕ bĕt, lĕ vĕtĕ; dĕ dŭā pĕsĕ²¹³ ĕ fĕ ĕ l'ĕtā. sĕ frĕr vnĭ d'ĕrĭvĕ.

Il disait toujours: « Il sent la chair fraîche par ici! »

9. Il se releva, alla sans chandelle sur l'escalier; il sentit dans le premier cuveau des couronnes; il alla dans l'autre, il sentit des bonnets. Il égorgea ses fillettes, les mangea et puis ralla au lit, et puis ronfla, ronfla...

La femme se leva. Quand elle vit le sort de ses fillettes, elle réveilla les garçons, ne comprit pas pourquoi son homme avait mangé ses filles et (puis) laissé ces garçons.

Mais le Petit Poucet s'était relevé, avait pris les couronnes aux fillettes, leur avait mis les bonnets, et mis les couronnes à ses frères.

10. La femme leur dit de vite partir. Elle les mit sur le bon chemin, leur souhaita bon retour à la maison, en leur recommandant de vite aller et de ne se pas amuser en chemin.

Les enfants couraient. Le Petit Poucet ne les pouvait suivre.

11. L'ogre se réveilla. Quand il vit comment il s'était trompé, il dit: « [Aus]si vrai que je suis un bon *couillot*, je les veux rattraper! »

Il mit ses bottes de sept lieues. Quand le Petit Poucet le vit venir, il grimpa sur un arbre. Il faisait justement un jour chaud. L'ogre avait chaud. Il était fatigué; il se coucha sous l'arbre et puis commença à ronfler.

12. Le Petit Poucet descendit de l'arbre, lui prit ses bottes, les mit; en deux pas, il fut à la maison. Ses frères venaient d'arriver.

²¹⁰ Le mot *kăp* (All. *Kappe*) a conservé sa forme allemande et n'est pas devenu *kĕp*. — ²¹¹ Remarquer ce mot *vĕtĭ*, dans le sens de *mettre*; p. ex.: *vĕtĭ sĕ bĕt*; *vĕtĭ sĕ kăp* = mettre son bonnet. (Voir ci-dessus § 9.) — ²¹² Pour *grimper*, le patois dit: *grĭpĕ* ou *txĕtnĕ*; l'Ajoie a aussi *grĕpnĕ*. (Cf. N° XVI § 6.) — ²¹³ Littéralement: *une passée*, c'est-à-dire: *une enjambée*, un *grand pas*. Il signifie aussi les *traces*, les *vestiges*, les *empreintes* laissées sur le sol. *ā vwā sĕ pĕsĕ dĕ lĕ nvā* = *On voit ses empreintes dans la neige*.

lę męř ętę bñärüz d' lę rvüä. ę
vädęn lę bõt ä büäb dī rwä. ęl ęn
brämä dę sü pō ętxtę dī pę.

ę pęsęn lę ręst d' yō djō tō ä-
swän, ę pę bñärü.

lę krōyā ānę nā dūrā p' ędę!

(M^{me} B. Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

La mère était bienheureuse de les
revoir. Ils vendirent les bottes au
fils du roi. Ils eurent beaucoup de
sous pour acheter du pain.

Ils passèrent le reste de leurs jours
tous ensemble et puis bienheureux.

Les mauvaises années ne durent
pas toujours !

XV. lę fōl d' byętx rōz ę d'
rōz rüdj.²¹⁴)

1. ä bę mwätā d'ī bō, dę ęn ptęt
mājñät, dmōřę ęn pūr vāv ęvō sę
dūä djñon bęxät k' s'ęplī byętx rōz
ę rōz rüdj. ę vętzī pūrēmā mę
qnętmā.

byętx rōz ędę sę męř dę lę mę-
nędj, ę rōz rüdj nōřixę lę txvrät, l'
ęñälä, ę s'ęmüzę vō²¹⁵) le türtäręl
pärtxiä txū ī trōtxä dřiä lę fōnä.²¹⁶)

2. lę dūä sęřät s'ęmī brämä; ęl
sā tēñi ędę pę lę mę tžę ęl äli fō.

byętx rōz dyę ä sę sęř:

— djmę nō sępärę! ę rōz rüdj yī
rępōję:— nō sępärę djmę! ę lę męř
dyę: Amen!

ę fā k'ī vō dyęx k' sōsī s' pęsę
dī fā dę djnę ę dę djnätx.

3. ī bę swä d'üvīä, s'ętę kōtr lę
nā, ān-ōyō²¹⁷) kākę ä lę pūätx. lę

La fôle de Blanche-Rose et de
Rose-Rouge.

(Patois de Miécourt.)

1. Au beau milieu d'un bois, dans
une petite maisonnette, demeurait une
pauvre veuve avec ses deux jeunes
filles qui s'appelaient Blanche-Rose
et Rose-Rouge. Elles vivaient pau-
vrement mais honnêtement.

Blanche-Rose aidait sa mère dans
le ménage et Rose-Rouge nourrissait
la chevrette, l'agnelet, et s'amusait
avec la tourterelle perchée sur un
tronc derrière le (fourneau) poêle.

2. Les deux sœurs s'aimaient
beaucoup; elles se tenaient toujours
par la main quand elles allaient de-
hors.

B.-R. disait à sa sœur:

— Jamais nous séparer! Et R.-R.
lui répondait: Nous séparer jamais!
Et la mère disait: Amen!

Il faut que je vous dise que ceci
se passait du temps des sorciers et
des sorcières.

3. Un beau soir d'hiver, c'était
contre la Noël, on entend frapper à

²¹⁴) Cf. le conte de Grimm, N° 161: *Schneeweisschen und Rosenrot*. —

²¹⁵) Cette élision *vō* = *ęvō* n'est pas fréquente et m'est inconnue en dehors
de Miécourt (Cf. N° XVIII § 1). — ²¹⁶) Le mot *fōnä* ou *fwęnä* (A.j.) et *fōrnä*
(V.d.) (L. *furnu* + *ittu*) désigne le poêle d'une chambre, appelé *fourneau* dans
toute la Suisse romande. — ²¹⁷) Remarquer cette syllepse que j'ai déjà rele-
vée (Cf. *Arch.* III p. 240 note 2): le verbe se mettant au pluriel après *on* (*ä*)
et s'assimilant en — *ō*. *Il entend* = *ęl ō*; *ils entendent* = *ęl-ōyā*; *on en-
tend*: *än-ōyō*.

mēr älĕ ǫvīā. s'ētĕ ī bĕ txvrǫ k' pōtxĕ ā yūā d'ĕkūān ī bĕ bō.²¹⁸⁾

lĕ sĕrāt grūlī dĕ yō pĕ d' pāvū; mē lĕ mēr yō dyĕ k'ĕ n'y ĕvĕp' ĕ grūlĕ; ĕ dyĕ sōlī ā pānĕ lō bĕ ĕnimā tō pyĕ d' nādĵā. ĕl rĕtūĵĕ l'ĕtr²¹⁹⁾ ĕ l'fzĕ sō kūtĵiā prĕ dī fūā ʒĕ ĕ txādā.²²⁰⁾

4. tōt-ā mĕtī, ĕl yī ǫvrĕ lĕ pūātx, ĕ d'ī kō ĕ rfōĕ dĕ l'bō. tō l'ūvīā ĕ rvānĕ s'ĕtxādĕ tʒĕ ĕ fzĕ trō frĕ.

ī djō lĕ dūā sĕrāt rĕmĕsī dī bō. ĕl ōyĕn būdjīā driā ĕn grōs rĕsnĕ²²¹⁾; ĕ vwāyĕn ī ptĕ l'ān k'ĕvĕ ĕn grōs bĕrb kō s'ātxvātrĕ dĕ lĕ mūrīā.²²²⁾

ĕ pōtxĕ ī sĕ pyĕ d' pīār prĕsyōz kō ryūī ā sōrĕyā.

ĕ dyĕ: — byĕtx rōz, vī vā mwā, ī t' bĕyā sĕ trĕzūā.

rōz rūdj lĕ rtōnyĕ ā dyĕ: — djmĕ nō sĕpārĕ! — nō sĕpārĕ djmĕ! dyĕ byĕtx rōz. lĕ dūā sĕrāt s'ā ritĕn ā l'ōtā.

5. īn-ātr djō lĕ dūā sĕrāt s'ān-ālĕn pātĵiā dĕ ĕn ōrvīār kō kūlĕ dĕ lō bō. ĕ rvwāyĕn lō ptĕ l'ān k'tirĕ ī sĕ fō dĕz-ĕdjō ā djūrĕ.

— byĕtx rōz, vī m'ĕdīā! k'ĕ kryĕ. s'ētĕ dĕ pĕrl k' ryūī ā sōrĕyā.

— djmĕ nō sĕpārĕ! dyĕ rōz rūdj, ĕ pōĕ ĕ s'āfūĕn ā l'ōtā.

la porte. La mère alla ouvrir. C'était un beau chevreuil qui portait au lieu de cornes un beau bois.

Les sœurs tremblaient dans leur peau de peur; mais la mère leur dit qu'il n'y avait pas à trembler; elle dit cela en essuyant le bel animal tout plein de neige. Elle attisa l'âtre et le fit se coucher près du feu clair et bon chaud.

4. Tout au matin, elle lui ouvrit la porte, et d'un saut il refut dans le bois. Tout l'hiver il revenait se chauffer quand il faisait trop froid.

Un jour les deux sœurs ramassaient du bois. Elles ouïrent bouger derrière de grosses racines; elles virent un petit homme qui avait une grosse barbe qui s'enchevêtrait dans les (mûriers) ronces.

Il portait un sac plein de pierres précieuses qui reluisaient au soleil.

Il dit: Blanche-Rose, viens vers moi, je te donne ces trésors.

Rose-Rouge la retint en disant: — Jamais nous séparer! — Nous séparer jamais! dit Blanche-Rose. Les deux sœurs s'encoururent à la maison.

5. Un autre jour les deux sœurs s'en allèrent pêcher dans une rivière qui coulait dans le bois. Elles revirent le petit homme qui tirait un sac (hors) des ajoncs en jurant.

— Blanche-Rose, viens m'aider! qu'il cria. C'étais[en]t des perles qui brillaient au soleil.

— Jamais nous séparer! dit Rose-Rouge, et puis elles s'enfuirent à la maison.

²¹⁸⁾ Ce chevreuil n'avait pas des *cornes*, mais un *bois* comme le cerf. — Remarquer comme la tradition diffère ici du conte de Grimm; dans ce dernier conte, c'est un *ours* qui arrive. — ²¹⁹⁾ *rĕtūĵĕ l' fūā* ou *l'ĕtr*, c'est le mot habituel pour dire *aviver le feu, l'attiser*. — ²²⁰⁾ C'est le diminutif de *txā* (*cal'du + ittu*), pour indiquer que le feu est bon chaud. — On a aussi le substantif: *ī txādā*, dans l'expression *bōtĕ ī txādā ān-īn-āfĕ* = *mettre une enveloppe chaude aux pieds d'un enfant en le couchant*. — ²²¹⁾ Littéralement une *racinée* (*radicinam + ata*). — ²²²⁾ Comme dans le français populaire *lĕ mūr* et *l'mūrīā* = la *mère* et le *mûrier* désignant la *ronce* (*rubus idaeus*).

6. ĩ ātr djǒ lē dūā djũān bēxāt s'ān-ālēn ē frēz txũ lē rǒtxĕ.²²³) ĕ vwāyēn lǒ ptĕ l'ān, k'ĕvĕ sī kǒ ĩ grǒ sĕ d'lōyā d'ūā k'ĕ kǒtĕ ā sǒrĕyā.

— byĕtx rǒz, vī vā mwā! mĕ fūā-txũn²²⁴) ā pǒ twā.

ā mēm mǒmā lǒ txvrǒ vñĕ pĕ drīā, ĕ d'ĭ kǒ d' sĕ bǒ l'fǒtĕ ĕvā lē rǒtx. ĕ fǒ tǒũĕ xũ lǒ kǒ.

7. ĕxtǒ lǒ txvrǒ fǒ txĕdjīā ān-ĭ bĕ djũān prīs; sĕz-ĕyǒ ǎryũ ā sǒrĕyā.

ĕ kǒnĕ vǒ ĕn kǒnāt d'ǒā: tǒ lǒ bǒ fǒ pyĕ dā txsũ, d'vālā, d'sĕrvĕt ĕ d'tǒ pyĕ d'ātr djā. ĩ bĕl-ĕkĭpĕdjā s'trǒvĕ ĩ, ĕvǒ kĕtr byĕ txvā.

ĕ fzĕ ĕ mǒtĕ byĕtx rǒz ĕ rūdj rǒz, ĕ pǒ ĕ vñĕn vā lē mĕr. lǒ prīs dmĕ-dĕ byĕtx rǒz ā mĕryĕdjā.

rǒz rūdj dyĕ: — nǒ sĕpārĕ djmĕ! lǒ prīs s'bǒtĕ ĕ rĭr ĕ yĭ dyĕ: djmĕ nǒ sĕpārĕ! tǒ srĕ lĕ tān d'mǒ frĕr.

8. ĕ yǒ rĕkǒtĕ kmā k'ĕl ĕtĕ ĕvũ txĕdjīā ā txvrǒ pĕ lǒ ptĕ l'ān, k'ĕtĕ ĩ djnĕ, ĩ djǒ d' txǒs, pǒ yĭ pār sĕ fūātxũn ĕ vũlĕ sĕ trĕzūā.

lē nās dūrĕn tǒrĭz djǒ. dĕ tǒ l' pĕyĭ s' fǒ dĕ rĕdjwĕyĕxĕs tā k'ān-ā pĕl ākǒ ā djǒ d'ādjdǒ.

6. Un autre jour les deux jeunes filles s'en allaient aux fraises sur les rochers. Elles revirent le petit homme, qui avait (ce coup) cette fois un sac de louis d'or qu'il comptait au soleil.

— Blanche-Rose, viens vers moi! ma fortune est pour toi.

Au même moment le chevreuil vint par derrière, et d'un coup de ses bois, il le lança en bas la roche. Il fut tué sur le coup.

7. Aussitôt le chevreuil fut changé en un beau jeune prince; ses vêtements reluisaient au soleil.

Il (cornea) sonna avec une cornette d'or: tout le bois fut plein de chasseurs, de valets, de servantes et de (tout plein) quantité d'autres gens. Un bel équipage se trouvait là, avec quatre chevaux blancs.

Il fit (à) monter Blanche-Rose et Rouge-Rose, et puis ils vinrent vers la mère. Le prince demanda Blanche-Rose en mariage.

Rose-Rouge dit: — Nous séparer jamais! Le prince se mit à rire et lui dit: — Jamais nous séparer! Tu seras la femme de mon frère.

8. Il lui raconta comment (qu')il avait été changé en chevreuil par le petit homme, qui était un sorcier, un jour de chasse, pour lui prendre sa fortune et voler ses trésors.

Les noces durèrent quinze jours. Dans tout le pays, ce fut des réjouissances telles qu'on en parle encore (au jour d') aujourd'hui.

[Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.]

²²³) Pour *roche*, le patois dit *ruĕtx* (Aj.) et *rǒtx* (Vd.); le *rocher* = *v' rǒtxĕ*; *dĕ grǒ rǒtxĕ* = *de gros rochers*. — ²²⁴) Le mot *fūātxũn* ou *fǒātxũn* est ajoulot; le vadais dit: *fǒrtũn*.

XVI. lë fôl dĩ sūdē *La Ramée*.^{224a)}La fôle du soldat La Ramée.
(Patois de Miécourt.)

1. tʒē lõ sūdē *La Ramée* ǽ finĩ sō tā, ǽ s'ā rvəñē dē sō pēyĩ. ā trā-vāxē ĩ bō, ǽ vwāyē ĩ lū k' fādē dĩ bō.

1. Quand le soldat La Ramée eut fini son temps, il s'en revenait dans son pays. En traversant un bois, il vit un loup qui fendait du bois.

— ǽlǽrm²²⁵⁾! yĩ dyēt-ǽ, kə t' n'ǽ dyēr dā djē²²⁶⁾ pō fādr dĩ bō. ǽtē vūər, k' ĩ t' vǽ mōtrē kōm ā fē!

Alarme! lui dit-il, (que) tu n'as guère de (jet) façon pour fendre du bois. Attends voir, (que) je te veux montrer comme on fait.

ǽ fyē ĩ kō d' ǽtxāt txũ l' trōtxā kə s' fādē ā drwāt lēñ, ǽ pǽ ǽ dyē ā lū: bōt vūər ĩ pō tē pēt dē stə fāt.

Il frappa un coup de hachette sur le tronc qui se fendit en droite ligne, et puis il dit au loup: Mets voir un peu ta patte dans cette fente.

tʒē lõ lū ǽ bōtē sē pēt ǽ rōtē sōn-ǽtxāt, ǽ pǽ lõ lū fǽ pĩ dē l'ǽtxēn,²²⁷⁾ ǽ pǽ *La Ramée* s'ā ā'ǽ ā ʒōtrē.

Quand le loup eut mis la patte, il (r)ôta sa hachette, et puis le loup fut pris dans la bûche, et puis La Ramée s'en alla en sifflant.

2. ĩ pō pũ lwē, ǽ trōvǽ ĩ rnē k' rāv wētē ĩ slējā.

2. Un peu plus loin, il trouva un renard qui regardait un cerisier.

— ǽ! k'ās tə rāv wēt, vēyə brēs²²⁸⁾? yĩ dyē *La Ramée*.

— Eh! qu'est-ce [que] tu regardes, vieille branche? lui dit La Ramée.

— ǽ dē²²⁹⁾! ĩ rāv wēt sē slīāj, ǽ pǽ ĩ n' sē p' kmā fēr pō pōyē lē mēdjā.

— Parbleu! je regarde ces cerises, et puis je ne sais pas comment faire pour pouvoir les manger.

— ǽtā k'ĩ t' vǽ xīkē²³⁰⁾!

— Attends (que) je te veux installer.

La Ramée prāñǽ ǽnə grād pīər-txāt,²³¹⁾ ǽl āpītʒē²³²⁾ lõ rnē ā bũ, ǽ pǽ lē drāsē dē lõ slējā.

La R. prit une grande perche, il (empiqua) embrocha le renard au bout et puis la dressa dans le cerisier.

^{224a)} Cette *fôle* n'a, sauf le nom du héros, aucun rapport avec le conte populaire du « sac de La Ramée » (Cf. R. KÖHLER, *Kleinere Schriften* t. I, p. 83). Le commencement correspond à celui du „Wunderlicher Spielmann“ chez GRIMM, N° 8. — ²²⁵⁾ Littéralement: *Alarme!* Mot habituel pour crier: *au secours!* (Arch. IV p. 19, note 6); mais il s'emploie aussi pour marquer une grande surprise, un profond étonnement: *ǽlǽrm, mēz-ǽmi!* — ²²⁶⁾ Ce mot *djē* a deux sens: 1° *façon, allure; ǽvuā dĩ djē.* 2° *frayeur; pōrtē djē ǽ pavũ* (Cf. *Pan.* 372). — ²²⁷⁾ Littéralement *échine* = *bûche de bois*. On a aussi les mots: *trōtx* (*d'nā*) = *bûche (de Noël)* et *trōtxā* = *tronc, bûche*. (Cf. ci-dessus XV § 1.) — ²²⁸⁾ Ce mot d'argot parisien: *Ma vieille branche* = *mon viel ami*, est tout moderne et n'est pas patois. — ²²⁹⁾ Littéralement: *Eh! Dieu!* = *parbleu!* — ²³⁰⁾ Cf. Arch. VII p. 243, N° 173 note 1. Ici le mot *xītʒē* a le sens d'*arranger, installer, établir commodément*. — ²³¹⁾ Remarquer le diminutif *pīər-txāt* = *perchette* accompagné de l'adjectif *grand*: *Une grande petite perche*; c'est que ce diminutif se rapporte non pas à la *longueur*, mais à l'*épaisseur* de la perche: une *perche mince et longue*, — ²³²⁾ Littéralement: *empiquer* = *embrocher, empaler*.

— ę bī, dyę lǫ rnę, dā ddō ī lę
rāvwtō ān-ęmō; mītnę, ī lę pǫ
ravwtō ān-ęvā.²³³)

— bāvñę²³⁴)! yī dyę lǫ sūdę, ę
pǫ ę s'ān-ālę.

3, tẏę ęl ęrivę dę lę vęl, ā yī
dyō kǫ l' rwǫ ęvę prǫmī sę bęxāt ā
stū k' n' ę²³⁵) djmę ęvū pāvū.

ęl ālę vā l' rwǫ pǫ yī dīr k'ę n'
ęvę djmę ęvū pāvū.

ę trǫvę ākǫ ĩn-ātr kǫ y' ālę pǫ
lǫ²³⁶) mēm ęfęr.

ę yī dyę: — ātr lǫ prēmī. sǫ
k'ę fzę.

ā revñę ę yī dyę:

— ę m'ę fę ę tīrīā sę bęrb ā
mǫtō,²³⁷) ę pǫ ā mēm tā ę m'ę fę:
kwā! ī sę²³⁸) rsātę, ę pǫ vwālī k'ī
ę pǫrjū.

La Ramée sǫ dyę: ĩn-ān ęvtxī ā
vā dū! ę pǫ ęl-ātrę.

4. lǫ rwǫ yī dyę: tǫ n' ę djmę
ęvū pāvū? — ǫ k'nānī! y'ę fę trāt-
xę kǫpęñ; y'ę pū d' sǫ byāsūr. ī n'
sę p' dǫ kwā ī pǫrǫ bī ęvwǫ pāvū.

lǫ rwǫ yī dyę: tīr mǫ lę bęrb ā
mǫtō! — sǫ k'ę fzę ęvǫ. ī kǫrędjǫ
dǫ sūdę.

lǫ rwǫ tẏūdę bī fęr: kwā! mę
La Ramée n' brǫtxę p'.

5. lǫ rwǫ s' vwǫyę prī, mę ę yī
dyę k' pǫ ęvwǫ sę bęxāt, ę fayę
kūtxīā ęvǫ ī lyō, k' ęprę ā frę lę nǫs.

lǫ sūdę fǫ d'ękūā, mę ę dmędę
ākǫ lę pęrmīsyō d'ālę ā lę vęl. ęl

— Eh! bien, dit le renard, depuis
dessous, je les regardais (en) en-haut;
maintenant je les peux regarder (en)-
en bas.

— Bienvenu! lui dit le soldat, et
puis il s'en alla.

3. Quand il arriva dans la ville,
on lui dit que le roi avait promis sa
fille à celui qui n'a jamais eu peur.

Il alla vers le roi pour (y) lui dire
qu'il n'avait jamais eu peur.

Il trouva encore un autre qui y
allait pour la même affaire.

Il lui dit: — Entre le premier.
Ce qu'il fit.

En revenant, (il) l'autre lui dit:

— Il m'a fait (à) tirer sa barbe
au menton, et puis en même temps,
il m'a fait: Couâ! Je suis ressauté,
et puis voilà que j'ai perdu.

La Ramée se dit: Un homme averti
en vaut deux! Et puis il entra.

4. Le roi lui dit: Tu n'as jamais
eu peur? — Oh! que nenni! J'ai fait
trente-six campagnes; j'ai plus de
cent blessures. Je ne sais pas de
quoi je pourrais bien avoir peur.

Le roi lui dit: Tire-moi la barbe
au menton! — Ce qu'il fit avec un
courage de soldat.

Le roi crut bien faire: Couâ! Mais
La Ramée ne broncha pas.

5. Le roi se vit pris, mais il lui
dit que pour avoir sa fille, il fallait
coucher avec un lion, qu'après on
ferait la noce.

Le soldat fut d'accord, mais il de-
manda encore la permission d'aller

²³³) ān-ęmō, ān-ęvā = litt. en amont, en aval. Le frç. populaire dit aussi: en-en haut, en-en bas (Cf. Arch. III p. 274, N° 7, note 2. 3.) —

²³⁴) bāvñę (bǫ = bī) littér.: bien venant = bienvenu; d'où le subst. lę bāvñęs, ou bīvñęs = la bienvenue. — ²³⁵) Celui qui n'a = qui n'aurait. — ²³⁶) Littér.: le même affaire. Comme dans le frç. populaire, le mot affaire est très souvent masculin. — ²³⁷) Le patois a le même mot: mǫtō pour désigner le mouton ou le menton (Cf. Arch. IV p. 9, note 4). — ²³⁸) J'ai déjà souvent relevé le fait que sous l'influence de l'allemand, un grand nombre de verbes intransitifs patois se conjuguent avec l'auxiliaire ętr: ĩ sǫ rītę (ich bin gelaufen), j'ai (je suis) couru; ĩ sǫ rsātę.

älë ętxtē tō sō k'ę pōyē bōtē dē sē
bęgät dā bōbō, d'*biscuits*, d'tōt sūətx
d'ęfēr k'ę bęyę d' *temps en temps* ā
lyō.

6. pęr vā lē kętr dī mętī, lō lyō
yī dyę k'ęl lō vlē mędjā. lō sūdę yī
rępōję k'ę vlī ī pō s'ęmüzē dvē,²³⁹⁾
k'ęl ętē ędę prū tō d' fēr stā bęzēñ lī.

lō lyō yī dmędę: ā kę djūā? —
kōñā-t' lā djūā dā tīr-kūā? — dę
nyā! — ę bī! ī t' lō vę ępār.

prēmīā²⁴⁰⁾, grępīn āsō lę djōl; tχē ę
yī fōē, ę tīrę ęn kūādj d'sę bęgät, yī
fīslę lę kūā ęprę ęn gātr,²⁴¹⁾ ę s'ān-
älę ā χōtrē dmedę lę bęxāt ā rwā
pō sę fān.

7. lō rwā dęxę yī bęyā. ę yō
bęyę ākō ī sę d' lōyā d'ūā, ę lęz-
āvęyę fēr yōt tō d'nās.

ę s'ęrätęn txū ęn mōtęñ, lęvū lō
lyō, lō rnę, lō lū ęn bī pāvū d'lęz-
ālę sūrpar. ę s'āfūęn x' lwē k'ā n'
lęz-ō pū djmę rvū.

à la ville. Il alla acheter tout ce
qu'il put mettre dans ses poches de
bonbons, de biscuits, de toutes sortes
d'affaires qu'il donna de temps en
temps au lion.

6. (Par) Vers les 4 [heures] du
matin, le lion lui dit qu'il le voulait
manger. Le soldat lui répondit qu'ils
voulaienent un peu s'amuser aupa-
ravant, qu'il était toujours assez tôt
de faire cette besogne-là.

Le lion lui demanda: A quel jeu?
— Connais-tu le jeu de tire-queue?
— Ma foi non! — Eh! bien, je te le
veux apprendre.

D'abord, il grimpe au sommet de
la cage; quand il y fut, il tira une
corde de sa poche, lui ficela la queue
après (un treillis) un barreau, et s'en
alla en sifflant demander la fille au
roi pour sa femme.

7. Le roi dut [la] lui donner. Il
leur donna encore un sac de louis d'or,
et les envoya faire leur tour de noces.

Ils s'arrêtèrent sur une montagne,
où le lion, le renard et le loup eurent
bien peur de les aller surprendre. Ils
s'enfuirent si loin qu'on ne les a plus
jamais revus.

[Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.]

XVII. lęfōl d'lęvādjuz d'üeyā.^{238a)}

La fôle de la gardeuse d'oies.

(Patois de Miécourt.)

1. ę y ęvę ęn fwā ęn vęyā bwęn
fān k' vętyę vō sęz-ūāyā ā mwātā
d'ī bō.

1. Il y avait une fois une vieille
bonne femme qui vivait avec ses oies
au milieu d'un bois.

tō lę mętī, ęl s'ān-ālę ā bō, brālō-
brālī; ęl rēmęsę d' l'īərb pō sęz-ūāyā
ę pę lę ptę frū dę bō, ę pę ęl rę-
pōtxę tō sōlī xū sō dō.

Tous les matins, elle s'en allait
au bois, branlon-branlin; elle ramas-
sait de l'herbe pour ses oies et puis
les petits fruits des bois, et puis elle
rapportait tout cela sur son dos.

^{238a)} cf. GRIMM N° 179: *Die Gänsehirtin am Brunnen*. — ²³⁹⁾ Le mot
dvē est ici adverbe = auparavant. Même sens que le vieux frç.: *ci-devant*,
comme devant, etc. — ²⁴⁰⁾ Remarquer ce *prēmīā* pris aussi comme adverbe
= *premièrement*. — ²⁴¹⁾ Le mot *gātr* (allemand suisse *Gatter*) = une *grille*,
un *grillage*, un *treillis*. Pris ici dans le sens de *barreau (de la cage)*.

əl-ētē bī ɛvñēt ɛvō tō lō mōd k'əl
rākōtrē; mē lē djā n'ēmī p' ɛ lē trō-
vē xū yōt t xmī; ā kōtrēr, ɛl ɛmī mō
fēr ī grō dētō, pōx k'əl ɛvī tō l'idēa
k' s'ētē ɛn djnātxə.

2. ī djō d'bē sōrēyə, ī bē djūən
ān pēsē lō bō; lē trōvē ɛkərpīə kə
kōpē d' l'iarb; ā lō d'lēə²²⁴) ɛtī dū
pēnīə d' pōm ɛ pwār sāvēdjə.

— ɛ! lē mēr, yī dyēt-ɛ, kmā vlē
vō āpōtxē tō sōlī?

— ɛ fā bī, djūən-ān, xū mō dō.
lēz-āfē d' rētx n' kōñɛxā p' sī mā lī.

— ɛl ā vrē k' mō pēr ā ī rētx
kōt; mē ī vō vō bī ɛdīə ɛ pōtxē vōt
txērdjə.

3. lē veyə n'ētādē p' sō rēxt; ɛl
y ɛtētɛxē sō sē xū l'dō, yī pādē sē dū
pēnīə ā sē mē.

txē ɛ s' sātē txērdjə, ɛl ɛrē bī
vōyū ɛtr ɛ l'ōtā; mē lē veyə s'mōkē
d'lū ā l'ɛtxōyē.²²⁵) ɛ xūē dē grōs
gōt!

lē veyə kryē ɛdē, ɛ pō, tō d'ī
kō, s' yūp ākō xū l'sē, ɛ pō d' l'ɛ-
txōdr ɛvō sō bātō!²²⁶)

4. āfī ɛl-ɛrivēn ān-ī dētō ɛ vwā-
yēn ɛn mājō ɛvō ī grō trōplā d'ūəyə
ātō. txē lēz-ūəyə vwāyēn lē veyə,
ɛl-ɛkmāsēn yōt hūlūlūlū! . . .

drīə lō trōplā, mērtxē ɛn grōs
pōt bēxāt.

— mēr, k' vōz-āt-ɛ ɛrivē k' vōz-
ɛt dmōrē xī lōtā?

Elle était bien avenante avec tout
le monde qu'elle rencontrait; mais les
gens n'aimaient pas à la trouver sur
leur chemin; au contraire ils aimaient
mieux faire un grand détour, parce
qu'ils avaient tous l'idée que c'était
une sorcière.

2. Un jour de beau soleil, un beau
jeune homme passait le bois; [il] la
trouva accroupie qui coupait de l'
herbe; à côté d'elle étaient deux pa-
niers de pommes et poires sauvages.

— Eh! la mère, lui dit-il, comment
voulez-vous emporter tout cela?

— Il faut bien, jeune homme, sur
mon dos. Les enfants de riches ne
connaissent pas ce mal-là.

— Il est vrai que mon père est
un riche comte; mais je vous veux
bien aider à porter votre charge.

3. La vieille n'attendait pas son
reste; elle lui attacha son sac sur le
dos, lui pendit ses deux paniers (en)
à ses mains.

Quand il se sentit chargé, il au-
rait bien voulu être à la maison; mais
la vieille se moquait de lui en le fai-
sant avancer. Il suait des grosses
gouttes!

La vieille criait toujours, et puis,
tout d'un coup, elle s'élance encore
sur le sac, et puis de le faire avan-
cer avec son bâton!

4. Enfin ils arrivèrent à un détour
et virent une maison avec un gros
troupeau d'oies autour. Quand les
oies virent la vieille, elles commen-
cèrent leur: *Houlouloulou!*

Derrière le troupeau, marchait une
grosse vilaine fille.

— Mère, que vous est-il arrivé
que vous êtes restée si longtemps?

²²⁴) Expression originale, littéralement: *au long d'elle* = à côté d'elle.

— ²²⁵) La verbe ɛtxōdr = *faire avancer le bétail en le fouettant* en le chas-
sant. Ex.: *ālō! ɛtxō sī txvā!* = *allons, chasse ce cheval!* — ²²⁶) Le mot
bātō est ajoulot; le Vâdais dit *bētō*. Ne pas confondre avec *bētō* = *tresse*
de chanvre. (Voir ma *Poésie religieuse patoise* p. 443, note 81.)

— ā kōtrē²²⁷) ! rāvwēt sī bē djūōn būāb k' m'ē rēpōtxē mē txērdjā ē pōē mwā ā sē krētx.²²⁸)

5. ā dyē sōlī, lē vēyā yūdjē ēvā, ē pōē dyē ā djūōn ān dā s'kūtxiā xū l' bē pō sē rpōzē. — ē pōē twā, fēyā, vē ddē! s' tō dmōr ēvō sī djūōn būāb, ē pōrē bī s'āmōrētxiā²²⁹) d'twā!

l' djūōn kōt n' sēvē s'ē dēvē rīr ū bī pūārē; mē txē lē dūā fān fōēn rātrē, ē s'ādrēmēxē xū l'bē, dō ī pōmīā sāvēdjā.²³⁰)

6. txē ēl-ōē drēmī, lē vēyā vñē ē pōē yī bēyē pōē sō pēyōmā ēn bwētāt d'ūā sīzlē.

ē n'ētādē p' sō rēxt, ēl ēvē dēz-āl pōē s'āfūr!

ēl ōyē lēz-ūāyā ākō dā bī lwē, mē ē s'ēpējē²³¹) ā rūt.

ēprē trā djō, ēl-ērīvē dē ēn vēl; ē s'fōzē mwānē tō kōtā vā l' rwā k'ētē vō lē rēn sīōtē xū ī trōn.

7. lō kōt txwāyē ē djnōyō,²³²) ē bēyē lē bwētāt ā lē rēn, kō χāsē²³³) ā lē vwāyē.

txē ēl fōē rvōnī ā lēā-mēm, ēl rāvvyē tō sē djā, ē pōē yī dmēdē dā lēvū ēl ēvē stō bwātāt.

ē yō rēkōtē sōn-ixtwār. lō rwā ē lē rēn yī dmēdēn dā lē mwānē ā sī yūā; k' yōt bēxāt dēvē ētr vū ētē lē bwētāt.

— Au contraire! Regarde ce beau jeune garçon, qui m'a rapporté ma charge et puis moi sur son dos.

5. En disant cela, la vieille [se] glissait en bas, et puis disait au jeune homme de se coucher sur le banc pour se reposer. — Et puis toi, fille, va dedans! Si tu demeures avec ce jeune garçon, il pourrait bien s'amouracher de toi!

Le jeune comte ne savait s'il devait rire ou bien pleurer; mais quand les deux femmes furent rentrées, il s'endormit sur le banc, sous un pommier sauvage.

6. Quand il eut dormi, la vieille vint et puis lui donna pour son payement une petite boîte d'or ciselé.

Il n'attendit pas son reste; il avait des ailes pour s'enfuir!

Il entendait les oies encore depuis bien loin, mais il se calma en route.

Après trois jours, il arriva dans une ville; il se fit mener tout (comptant) de suite vers le roi, qui était avec la reine assis sur un trône.

7. Le comte tomba à genoux, et puis donna la petite boîte à la reine, qui s'évanouit en la voyant.

Quand elle fut revenue à elle-même, elle renvoya tous ses gens, et puis lui demanda depuis où il avait cette petite boîte.

Il leur raconta son histoire. Le roi et la reine lui demandèrent de les mener en ce lieu; que leur fille devait être où était la petite boîte.

²²⁷) Ce mot: *au contraire!* suppose un: *que vous est-il, c'est à dire: ne vous est-il rien arrivé de fâcheux?* qui est sous-entendu. — ²²⁸) La *krētx* est la *hotte pour porter le bois*; *pōrtē ā lē krētx* = *porter sur son dos*. — ²²⁹) Le verbe *s'ēmōrētxiā*, bien que donné dans Guélat, est plutôt un mot français. —

²³⁰) Au lieu de *pōmīā sāvēdjā*, le patois dit: *ī bōtxnā*; *l'bōtxin* = *la pomme sauvage*. Cf. *l'byāsō* = *poire sauvage*, et *l'byāsnā* = *le poirier sauvage*. —

²³¹) Littér. il *s'apaisa*; le verbe est *s'ēpējē* ou *s'rēpējē*. — ²³²) C'est la vieille expression (employée *Pan.* 54) et signifiant littéralement: à *genouillons*. On dit d'habitude *ē djnōyā*. — ²³³) Le verbe *χāsē* (Aj.) et *xāsē* (Vd.) signifie: *tomber évanoui*. On dit aussi *txwā χās* ou *xās*.

8. kək tā ɛprɛ, lɛ dūə fān dɛ l' bō fī, fī sɛ rā dir . . . ɛl ɛtɛ ɛprɛ lɛz-ōz dī swā. ɛn txūāt vnɛ kākɛ ā lɛ fnɛtr, ā fzɛ: hū! hū! . . .

lɛ vɛyə sə yəvɛ, ɛkmāsɛ d'ɛkūvɛ, d'rādjiə, ɛ pœ ɛl dyɛ ā lɛ bɛxāt:

— lɔ tā ā lī lɛvū k' t'ɛ finī tɛ pwɛn. vɛ t' vɛtī dɛ lɛ rɔb də sūə ɛ pœ t' ɛtādrɛ tō sɔr.

lɛ pūər grūlɛ d' pāvū ɛ pœ pūərɛ.

9. tɔɛ mīənɔ swānɛ, le txūāt rfəzɛ: hū! hū! . . . ɛn vwātūr ɛrīv; lɛz-ūəyə rɛlī²³⁴) tɔt-ɛpɛvūrīə.

lɔ rwā ātrɛ xɔyɛ d'lɛ rɛn ɛ dī kɔt. lɛ vɛyə yɔ dyɛ:

— lɔ mɔmā ā vnī; i sɛ bī ɛj d' vɔ rbɛyīə vɔt fɛyə.

ɛl l'ɛplɛ. vɔ pœt djūdjiə kə djūə s' fœ pɔ trɛtū. lɛ vɛyə dyɛ ā rwā:

— pɔ s'ān-ālɛ, y bɛyə ā vɔt bɛ-xāt tɔ lɛ lɛgr²³⁵) k'ɛl ɛ vwāxɛ sī-dvɛ ā vādʒɛ lɛz-ūəyə.

10. s' fœ tɔ dɛ pɛrl prɛsīɔz.

— ɛ pœ mɛ mājɔ, k' fœ d'ī kɔ d'baguette txɛdjīə ān-ī bɛ txɛtɛ. ɛn tāl s' trɔvɛ sɛrvī, ɛ vālā, sɛrvāt fzī yɔt sɛrvīs.

lɛz-ūəyə byātɔ fœn ātɛ d' dɛm d' kɔpɛnīə pɔ lɛ fūtūr fān dī djūən kɔt.

l' rwā fzɛ dɛ bɛl nās, ɛ p' lɛ djūən mɛryɛ dmɔrɛn dɛ l'bɛ txɛtɛ k'lɛ pūər vɛyə yɔ ɛvɛ bɛyīə.

vɔ vwāt bī kə s' n'ɛtɛ p' ɛn djnātɔ, kmā k'ā l' tɔūdɛ, mɛ ɛn bwɛn fɛə, kmā k'ā n'ā vwā pū d' nɔ djɔ.

(Mme B. Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

8. Quelque temps après, les deux femmes dans le bois filaient, filaient sans rien dire . . . (Il) C'était après onze heures du soir. Une chouette vint frapper à la fenêtre, en faisant: Hou! hou! . . .

La vieille se leva, commença de balayer, de ranger, et puis elle dit à la fille:

— Le temps est là (là) où (que) tu as fini ta peine. Va te vêtir dans la robe de soie et puis tu attendras ton sort.

La pauvre tremblait de peur et (puis) pleurait.

9. Quand minuit sonna, la chouette refit: Hou! hou! . . . Une voiture arrive; les oies criaient tout effrayées.

Le roi entra suivi de la reine et du comte. La vieille leur dit:

— Le moment est venu; je suis bien aise de vous redonner votre fille.

Elle l'appela. Vous pouvez juger quelle joie ce fut pour (très) tous. La vieille dit au roi:

— Pour s'en aller, je donne à votre fille toutes les larmes qu'elle a versées autrefois en gardant les oies.

10. Ce fut tout des perles précieuses.

— Et puis ma maison, qui fut d'un coup de baguette changée en un beau château. Une table se trouvait servie, et valets, servantes faisaient leur service.

Les oies blanches furent autant de dames de compagnie pour la future femme du jeune comte.

Le roi fit des belles noces, et puis les jeunes mariés demeurèrent dans le beau château que la pauvre vieille leur avait donné.

Vous voyez bien que ce n'était pas une sorcière, comme on le croyait, mais une bonne fée comme (nt) (qu') on n'en voit plus de nos jours.

²³⁴) Littéralement *râler*; c'est le mot habituel pour *crier à haute voix*.

— ²³⁵) Le latin *lacrima* a donné: *lɛgr*; le dimin. est *lɛgrat*; le verbe *lɛgrɛyɔ* = larmoyer. Guélat donne: *txɛpɛ dɛ lārm*, mais le dernier mot est français.